

Le menu du monde et l'Eucharistie

(Homélie du fr. Joël Boudaroua, o.p., Sylvanès, Jeudi saint 2023)

« Quand je suis né, on m'a proposé le menu du monde, et il n'y avait rien de comestible. Mais quand l'autre est vraiment avec moi, je peux manger : je bois une gorgée d'air, je mange une cuillerée de lumière » (p. 16). On a parfois reproché à Christian Bobin de « peindre la vie en rose ». Mais là, dans *La lumière du monde*, c'est une vision assez sombre de l'existence qu'il nous livre. Enfant, il trouvait déjà « que les choses n'allaient pas avec ce qu'on (lui) disait d'elles » (p. 22). « Tous les bébés naissent en temps de guerre et dans des villes en ruines. Sitôt qu'on naît, on reçoit les éboulis de la vie. À peine nés, on se trouve sous les pylônes électriques des bruits, des conventions, du peu d'amour » (p. 23). Il n'est pas nécessaire d'avoir eu une enfance solitaire, « à côté du monde », il suffit de jeter les yeux sur l'actualité, sur le menu du monde, pour se rendre compte que le poète disait vrai : ce « menu du monde », les jeunes générations le rejettent parfois avec violence.

Certes tout n'est pas pourri mais tout n'est pas mangeable de ce qu'on nous sert, pas de quoi faire un festin, pas de quoi se réjouir. Bien sûr, et le poète le dit, « la noirceur du monde est parfois traversée par un rai de lumière », des moments de pur bonheur car s'il y a des malheurs terribles, s'il y a la mort au menu, il y a également des joies célestes sur cette terre : joie céleste quand « la beauté surgit si brutalement qu'on peut en être écrasé » (p. 32) ; joie céleste « quand, devant la délicatesse d'un papillon ou d'un oiseau, je me sens pris en défaut, comme un analphabète [...] dans une immense bibliothèque (p. 33) ; joie céleste quand « une mère lit dans les yeux de son enfant, avant même qu'il sache s'exprimer » (p. 56) ; joie céleste « quand l'autre est vraiment avec moi, je peux manger : je bois une gorgée d'air, je mange une cuillerée de lumière ».

En fait, ces mots, plus je les rumine plus j'ai l'impression qu'ils portent un message christique et qu'ils sont littéralement prophétiques : qu'ils nous révèlent quelque chose du mystère de l'Eucharistie, cette Eucharistie dont nous célébrons ce soir l'institution au cours du dernier repas de Jésus avec ses disciples.

Et ce dernier repas il a voulu en faire le signe du sacrifice qu'il allait offrir sur la Croix, - pain rompu et corps brisé vont ensemble -, mais le signe de sa présence continuelle au milieu de nous jusqu'à la fin du monde : l'Eucharistie, c'est quand le Christ est vraiment avec moi, alors je peux aussi manger ; l'Eucharistie, c'est quand l'autre est vraiment avec moi, alors je retrouve goût à la vie, ce qui était sans saveur devient comestible, le vin est changé en son sang, le pain en son corps, le deuil en une danse, les pleurs en cris de joie ; quand je communie, je deviens ce que je reçois, le corps du Christ ressuscité dans lequel il n'y a plus de mort, sur lequel la mort n'a plus d'empire car Jésus a transformé le menu du monde en festin de l'Agneau en se donnant lui-même en nourriture. Quand nous participons à ce repas nous buvons une gorgée d'air, nous mangeons une cuillerée de lumière, nous aspirons chaque fois un peu de Vie éternelle.

Vide et plein

(Homélie du fr. Joël Boudaroua, o.p., Sylvanès, Jour de Pâques 2023)

... Quand « l'autre disciple » – c'est ainsi qu'on le nomme, peut-être pour dire que c'est chacun de nous, ce disciple – quand cet autre disciple donc, arrive le premier au tombeau, *il n'entre pas* pour laisser la préséance à l'ancien, au premier des apôtres, l'apôtre Pierre, et quand il entre à son tour, que voit-il dans le tombeau vide ? La plupart du temps nous répondons un peu vite : il ne voit rien. Mais le vide n'est pas le rien ; le vide n'est pas rien, le vide est *médian* comme il est dit dans le Tao, comme le montrerait, si nous en avions sous les yeux, une estampe japonaise ou une peinture chinoise, un paysage de montagne et d'eau... Sans le vide entre elles, Montagne et Eau se trouveraient dans une opposition frontale alors qu'avec le vide *médian*, le peintre crée l'impression que virtuellement la montagne peut entrer dans le vide pour se fondre en vagues et qu'inversement l'eau passant par le vide peut s'ériger en montagne. On dit, dans cette pensée qui nous est un peu étrangère, que le vide est le *tiers* entre deux réalités, montagne et eau, le *signe* que la même énergie vitale circule dans ces deux réalités pourtant si différentes, la plus solide et la plus fluide qui soient, Montagne et Eau.

Non, le vide du tombeau n'est pas le rien. Entre la mise au tombeau et les apparitions de Jésus Ressuscité à ses disciples, il y a ce vide mais qui n'est pas rempli de rien, il y a les signes que le Ressuscité a laissés : il y a les linges posés à plat, il y a le suaire qui avait entouré la tête de Jésus, non pas posé avec les linges mais roulé à part à sa place... et ce sont ces signes que le disciple voit, et à partir desquels il croit ; ce sont même, pour lui, des pièces à conviction, les seules preuves dont nous pourrions avoir besoin ! Ce n'est pas dit, mais si on avait pris le corps on aurait pris les linges aussi et s'il était encore mort on aurait pas enlevé les linges qui le recouvraient. Mais ils sont là. Et c'est peut-être parce qu'il n'y a que ces signes que nous sentons que c'est vrai. Car il n'y a rien de trop dans ce récit, rien de grandiose dans ces signes, rien de jupitérien dans cette révélation. Les évangélistes n'y consacrent que deux lignes fait remarquer Christian Bobin dans *La lumière du monde*, et ce qui le convainc dans la scène du tombeau vide, c'est que personne ne s'y appesantit : « Des falsificateurs auraient écrits des volumes sur la Résurrection. J'y crois parce que qu'il n'y a que deux lignes » (p. 155). Et s'il n'y en avait qu'une, elle serait suffisante pour ouvrir une brèche dans notre matérialisme, pour nous convaincre que c'est vrai : le Seigneur est vivant, il est ressuscité. Mais la chose la plus importante du monde figure à peine dans les Évangiles. La Passion du Christ peut être racontée. Il est possible d'en rapporter les épisodes pas à pas ; on peut compter les coups et en recueillir les paroles... mais la Résurrection qui pourrait la dire ? Le Christ ressuscité comment pourrions-nous le saisir si ce n'est dans le don qu'il nous fait d'avoir part à sa vie ? Dans le don qu'il fait à un petit enfant d'avoir part à sa vie par le baptême d'eau et d'Esprit-Saint ? Par le don qu'il nous fait d'être membres de son corps qui est l'Église ? La preuve de la Résurrection est-ce que ce n'est pas simplement le fait que soyons là ce matin ? Et comme dirait l'apôtre Philippe : *Cela nous suffit*. « Au sommet du mont et du silence, rien n'est dit, tout est. Tout vide est plein, tout passé présent, tout en nous renaît » (François Cheng, *Enfin le royaume*, p.53).